

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 5 janvier.

Le 10 décembre, la batterie des Trois-Couronnes a arrêté un navire qui portait pavillon russe, et qui était muni de faux papiers, attestant qu'il venait d'un port neutre. Les véritables papiers étaient cachés dans un jambon fait artistement en fer blanc, et que l'on avait placé dans une cachette pratiquée dans la chambre du capitaine. Un matelot danois, qui était contre son gré sur ce vaisseau, découvrit la fourberie à l'officier envoyé à bord, et lui dit que le vaisseau venait de Londres. Sa cargaison, consistant en casimirs, mouchoirs, etc., est estimée 100,000 rixd.

— Il y a de nouveau, près de Gothenbourg, quatre vaisseaux anglais qui ont le projet de troubler la navigation entre le Danemarck et la Norvège.

— La compagnie asiatique attend le retour de cinq vaisseaux richement chargés, que l'on porte à une valeur de 2,155,600 rixd., argent courant de Danemarck.

— Une ordonnance du 20 décembre accorde une prime de deux rixdalers pour l'importation de chaque bête à cornes qui viendrait du Jutland, de la Fionie et des duchés en Scélande. (Publiciste.)

— Les Danois témoignent constamment le plus grand attachement à leur roi et à la patrie: tous les particuliers s'empressent à l'envi d'envoyer des dons patriotiques considérables; une pareille conduite fait non-seulement le plus grand honneur à la nation, mais est même digne de servir d'exemple aux autres peuples de l'Europe. Le département de la marine a reçu tout récemment encore, outre une grande quantité de bois propre à la construction de vaisseaux de guerre et de chaloupes canonnières, des sommes assez considérables, ainsi que de l'or et de l'argent travaillé, des médailles, etc. On remarque dans le nombre de ces dons, 2000 écus en argent comptant et 1000 onces d'argenterie offerts par deux véritables amis de la patrie. (Abeille du Nord.)

Du 6 janvier.

— On a envoyé le vaisseau de guerre le Prince Christian-Frédéric en Norvège, pour y porter du numéraire devenu assez rare depuis quelque tems. On parle de rétablir les travaux de la mine d'argent du Kongsberg.

— Les changemens qui devaient avoir lieu dans la milice bourgeoise ont été réglés en vertu d'un ordre suprême qui enjoint d'organiser la seconde division d'infanterie bourgeoise sur le même pied que la première; elle sera composée du même nombre de compagnies que la première division, lesquelles porteront également les noms des districts qui les ont fournies.

— Six mille deux cent quarante bâtimens ont acquitté les droits de péage au passage du Sund pendant le courant de l'année qui vient de finir. Dans ce nombre trois mille trois cent quatre-vingt-sept sont venus de la mer du Nord, et deux mille huit cent cinquante-un de la Baltique. (Correspondant de Hambourg.)

ESPAGNE.

Gibraltar, le 22 décembre.

Les troupes anglaises qui sont arrivées ici, dans les premiers jours de ce mois, sur quarante vaisseaux de transport, parties de Messine, sous le commandement de S. John Moore, sont venues fort mal à propos augmenter la consommation des vivres, dans une place qui n'en est pas trop abondamment pourvue. Elles n'ont séjourné que quinze jours, et si elles fussent restées davantage, la place eût été réduite à la famine. Les vivres sont à un prix exorbitant; nous ne pouvons plus nous procurer de viandes fraîches, excepté celle de porc; nous ne consommons plus que du poisson.

— Il a régné de violentes tempêtes dans les parages de Cadix; la flotte de l'amiral Purvis a été dispersée. (Gazette de France.)

INTÉRIEUR.

Bruges, le 16 janvier.

Dans la nuit d'avant-hier il s'est élevé sur les côtes de ce département, un ouragan qui a tenu dans les plus vives alarmes tous les habitans menacés d'une irruption de la mer.

La marée de pleine lune qui ne devait être haute qu'à 11 heures de la nuit, couvrait les dunes dès 9 heures, et le vent soufflant nord-ouest avec une violence extraordinaire, depuis ce moment jusqu'à près de cinq heures du matin, poussait les eaux avec une telle abondance qu'elles se sont ouvert des passages en plusieurs endroits.

A Ostende, la ville a été inondée à la hauteur de plus d'un metre, soit par les eaux qui s'élevaient au-dessus du niveau des bassins, soit par celles qui s'étaient fait un passage en rompant la digue qui borde le chenal, et qui a été jetée en partie dans les fossés des fortifications. Les pertes éprouvées par les particuliers sont annoncées comme considérables. Les dommages aux travaux publics n'ont pu être entièrement reconnus dans les premiers momens.

La mer a rompu d'un autre côté la digue qui sépare le second bassin de la crique de Sainte Catherine, et les eaux confondues couvrent tout le poldre.

A Mariakerke, les dunes près le fort Albertus ont été rompues, et les eaux se sont étendues jusques sur le territoire de la commune de Steene.

A Blankenberghe, les dunes situées à l'est et à l'ouest ont été presque entièrement submergées. Les vagues ont été si furieuses qu'elles ont fracassé les bateaux de pêche dont un très-petit nombre a échappé au désastre: les eaux se sont frayé un écoulement à travers la contre-digue, mais sans causer une inondation.

A Knocke, vers les deux heures du matin, les digues du soute schorre et nouveau Hazegras, les digues du Commandeur-Plaete et Pas-Poldre ont été percées. Par les deux premières trouées, le vieux Hazegras et la partie la plus considérable du restant de la commune de Knocke se trouvent inondées, ainsi qu'une partie du territoire de Westcappelle.

On craignait encore de nouveaux malheurs dans la matinée d'hier, pendant laquelle le vent s'est soutenu au nord-ouest jusqu'à onze heures: depuis ce moment il a tourné au nord-nord-est et il s'y maintient, en sorte qu'il n'y a plus apparence de danger.

Depuis le premier moment où les accidens ont pu être prévus, on a vu l'administration déployer toute son activité pour arrêter ou prévenir le mal; et tout ce qu'il était au pouvoir des hommes de faire, a été mis en usage. Les ingénieurs sont à Ostende et à Blankenberghe. Le secrétaire-général de la préfecture et des commissaires ont été délégués pour faire sur les lieux toutes réquisitions nécessaires au service des travaux d'urgence qui seraient ordonnés. (Journal de la Lys.)

Paris, le 21 janvier.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande des mariés Pierre Hangard et Catherine Buzot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré l'absence de Jean-Jacques Buzot.

Par jugement du 23 novembre 1807, sur la demande de Marie-Louise Casal, veuve Augusta,

Le tribunal de première instance à Salines, département de la Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Dominique Augusta.

Par jugement du 1<sup>er</sup> décembre 1807, sur la demande d'Edme-Thomas Gombault, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Troyes, département de l'Aube, a déclaré l'absence de Claude-Martin Gombault.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu,

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 5 décembre 1807, sur la demande de Renée Freulet, rentière à Châteaubriant,

Le tribunal de première instance à Châteaubriant, département de la Loire-Inférieure, a déclaré l'absence de François-René Freulet.

Par jugement du 20 juillet 1807, sur la demande d'Alexis Banché, et de Marie Nau, son épouse,

Le tribunal de première instance à Châteauroux, département de l'Indre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques Nau, parti pour le service militaire, et domicilié précédemment à Guilly, commune de Clieu.

Par jugement du 11 novembre 1807, sur la demande de Jacques Pesnel, propriétaire à Mery, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Falaise, département du Calvados, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Charles Pesnel, disparu depuis 1793 de la commune de Crôy, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 12 novembre 1807, sur la demande de Jeannette Béné, femme autorisée d'André Augny, cultivateur à Dresle, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Genève, département du Léman, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre Béné, d'Ambilly, son dernier domicile connu.

Par jugement du 16 novembre 1807, sur la demande d'Anne Longchamp, veuve de Pierre-Antoine Jacquet, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Pontarlier, département du Doubs, a déclaré l'absence de Jean-Antoine Jacquet de Courvière, canton de Levier.

Par jugement du 16 novembre 1807, sur la demande d'Etienne Champelon, propriétaire à Pougue,

Le tribunal de première instance à Nevers, département de la Nièvre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Rosette, de la commune de Soulangy, parti pour le service des armées.

Par jugement du 14 juillet 1807, sur la demande de Jean Constantin, cultivateur, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Angoulême, département de la Charente, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis Braudet, de la commune de Teynards.

Par jugement du 26 août 1807, sur la demande de Charles Vanbeilungen, curateur en masse de François Lambert,

Le tribunal de première instance à Bruxelles, département de la Dyle, a déclaré l'absence de Martin Lambert, disparu depuis 30 ans.

Par jugement du 24 novembre 1807, sur la demande de Laurent Perrin et Jeanne Bonnot, sa femme,

Le tribunal de première instance à Nevers, département de la Nièvre, a ordonné une enquête pour constater l'absence des frères Pierre et Etienne Millieu.

Par jugement du 31 août 1807, sur la demande de Joseph Blanc, propriétaire, et de Marie Teston, son épouse, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Valence, département de la Drôme, a déclaré l'absence de Jean Villard de la Motte Faujas.



## LITTÉRATURE. — LEXICOGRAPHIE.

*Dictionnaire grec-français, dédié à S. A. S. le prince Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire; par M. Quénou, membre de plusieurs Sociétés savantes, et M. Thory (1).*

*Hoc unum expertus video, nullis in litteris nos esse aliquid, sine gratitate. (ERASME.)*

On commence à en revenir enfin à cet axiôme d'Erasmus, l'homme le plus illustre que les lettres aient produit dans le siècle des Charles-Quint, des François I<sup>er</sup>, et des Léon X, et qui a su réunir en lui deux choses, bien rarement conciliées depuis, le goût et l'érudition, les grâces de l'atticisme le plus délicat, et la solidité des connaissances les plus profondes. Oui, l'on commence à sentir aujourd'hui que, sans l'étude du grec, on ne fait point ce qu'on appelle de *bonnes études*; que c'est la base indispensable, sans laquelle on ne saurait promettre à l'édifice une longue durée. Quelle que soit en effet la carrière que l'on se propose de parcourir, il en est plus d'une où la connaissance du grec est nécessaire; et dans presque toutes elle est utile, ou du moins agréable. Voilà de ces vérités si généralement senties dans tous les tems, qu'elles n'ont jamais eu besoin de preuves auprès des bons esprits.

Mais s'il n'y a qu'un sentiment sur la nécessité d'étudier le grec, il y en a cent, il y en a mille sur les moyens de rendre cette étude facile et utile en même tems. Le cours habituel des études réglées faisait précéder de quelque tems l'étude de la langue grecque par celle du latin; et cette marche était naturellement indiquée par les ouvrages mêmes qui ne présentaient les éléments du grec qu'exposés et développés à l'aide de la langue latine.

Depuis long-tems déjà l'Université de Paris avait reconnu l'inconvénient de cette méthode, et substitué la *Grammaire grecque-française* à celles qui avaient jusqu'alors été adoptées dans les classes. Mais de nouvelles difficultés attendaient encore le jeune étudiant, lorsque, déjà assez fort sur ses principes, il essayait d'en faire l'application par la traduction de quelques phrases originales. On exigeait une version française; et le dictionnaire grec donnait la version latine du mot grec: ce qui supposait dans l'élève assez de connaissance déjà du latin, pour traduire sur-le-champ la traduction latine; et assez d'habitude du français, pour trouver l'expression propre, etc.; sans quoi, il fallait nécessairement passer du dictionnaire grec au dictionnaire latin; et c'est précisément ce nous appelions, en termes énergiquement techniques, traduire à coups de dictionnaires: ces coups-là donnaient quelquefois de furieuses entorses à la raison et au bon sens. Qui de nous n'eût regardé et béni alors comme un génie tutélaire l'homme de lettres assez heureusement inspiré pour nous donner un dictionnaire qu'il nous eût suffi d'ouvrir, pour trouver ce que nous cherchions, et qui nous eût épargné tant de bévues, de contresens, et sur-tout de fatigues le plus souvent infructueuses? Or, comme rien n'est changé à cet égard, et que la jeunesse n'est aujourd'hui ni plus habile, ni probablement plus laborieuse que de notre tems, il est facile d'apprécier d'avance la nature et l'importance du service que rend M. Quénou aux *premières études*, en publiant son nouveau *Dictionnaire grec-français*.

Je ne doute point cependant que dans cette lutte ardente où tant de dictionnaires rivaux cherchent aujourd'hui à se supplanter mutuellement, celui que nous annonçons ne prenne place, et ne se fasse même un nom parmi les combattans; et lorsqu'il n'y a pas jusqu'au correcteur d'épreuves, dont l'amour-propre ne se trouve ou ne se croie intéressé à défendre, comme la sienne propre, la cause de l'auteur ou de l'édition dont il a relu les feuilles, il est permis de conjecturer que M. Quénou trouvera à qui répondre, s'il veut s'en donner la peine. Pour nous, étrangers dans tous les tems à ces petites tracasseries littéraires, qui ne sont le plus souvent que des spéculations commerciales, nous ne devons voir que le but de l'auteur, et ne juger que l'exécution de l'ouvrage.

Ici, le but est très-louable; c'est l'intention de répandre et de favoriser l'étude de la langue grecque, en levant les premières difficultés de la traduction. M. Quénou indique en peu de mots son plan à la tête du livre, et motive assez bien l'objet et l'utilité de son travail. Je crois, comme lui, qu'un *Dictionnaire grec-français* ou *grec-anglais*, *grec-allemand*, etc. etc., doit avoir, pour les commençans, un avantage réel sur les *Dictionnaires grecs-latins* dont on s'est généralement servi jusqu'à présent. Cette opinion

au surplus n'est pas nouvelle, et les motifs qui l'appuient sont d'une évidence frappante. J'en distinguerai deux sur-tout, qui me paraissent répondre à tout; et je les trouve d'abord dans l'analogie beaucoup plus marquée entre les langues grecque et française, qu'entre cette dernière et la langue latine. C'était, il y a long-tems, l'avis du judicieux Rollin, dont le nom est ici d'un poids si respectable! « Comme la langue grecque, dit-il, a beaucoup plus de conformité avec la nôtre pour le tour et la phrase, qu'avec la latine, d'habiles gens ont cru qu'il était à propos que les jeunes gens tradussent du grec en français. » (Traité des Et., tome I<sup>er</sup>, page 108.) Ce même auteur, que l'on ne citera jamais trop, dit ailleurs, au sujet de la *Grammaire grecque*: « Elle doit être courte, nette, française, puisque c'est pour des enfans, qui n'ont pas encore beaucoup de connaissance de la langue latine. » (Ibid. page 101.) Or, ce que dit ici Rollin de la *Grammaire grecque*, s'applique de soi-même au *Dictionnaire*; car si d'habiles gens ont jugé à propos que les jeunes gens tradussent du grec en français, et non en latin, ils ont dû sentir que ce vœu de la raison ne pouvait être rempli qu'à la faveur, et par les moyens d'un *Dictionnaire grec-français*; que des enfans, qui n'ont pas encore beaucoup de connaissance de la langue latine, ne peuvent traduire que très-imparfaitement cette première version latine du grec, déjà si imparfaite elle-même, et si éloignée de la concision ou de l'énergie de l'expression originale; et qu'il ne peut enfin résulter de cette manière de traduire, qu'une espèce de jargon qui déshonore à-la-fois le grec, le latin et sur-tout le français. Personne ne s'est plus souvent, plus fortement élevé que moi contre l'abus et les inconvéniens de ces versions latines appliquées au texte grec des anciens, qu'elles défigurent et qu'elles outragent à chaque mot:

*Mortua quin etiam jungebat corpora vivis!*

J'ai fait voir, en relevant les contresens et les inepties qui fourmillent dans celle de Thucydide entre autres (2), combien ces secours prétendus devenaient insuffisans pour les uns et dangereux pour les autres. Je ne puis donc dissimuler la satisfaction particulière avec laquelle je retrouve mon opinion dans celle de quelques autres, et combien je desirais que l'exécution répondît à l'idée principale qui a présidé à la composition du nouveau *Dictionnaire grec-français*.

C'est un essai, tenté pour la première fois; et l'auteur n'a pas sans doute, et ne doit point avoir la prétention de croire qu'il suffit de tenter, en ce genre, pour réussir complètement. Il me semble d'abord qu'au lieu de s'asservir en grande partie comme il l'a fait, à la nomenclature de Schrevelius, M. Quénou aurait pu en adopter une indiquée par la nature même de son nouveau plan. Peut-être y avait-il un autre ordre à établir, une analogie plus directe et plus simple à saisir entre le grec et le français, et à observer dans la nomenclature des mots. Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise, en effet, pour faire passer avec succès le dictionnaire d'une langue morte en celui d'une langue moderne vivante, de traduire les mots de l'une, par les mots correspondans de l'autre; avec cette méthode on fera des *recueils de mots*, et un bon *Dictionnaire* doit être quelque chose de plus. Il faut se bien pénétrer du génie des deux langues comparées; en bien connaître les auteurs qui font autorité dans l'une et dans l'autre, afin de pouvoir justifier en tems et lieu l'acception d'un mot; ce qui est indispensable, sur-tout, pour ces mots dont les dérivés se multiplient à l'infini, et dont le radical ne saurait être trop positivement déterminé. A l'égard de la signification des termes individuellement pris, d'Alembert pense avec raison que c'est un abus d'en entasser un grand nombre pour un même mot, à moins qu'on ne distingue exactement la signification propre et précise d'avec celle qui n'est qu'une extension ou une métaphore. Et alors, dans quel dédale ne se trouverait point engagé, celui qui, travaillant pour la jeunesse, doit être essentiellement court, s'il veut se rendre généralement utile? Il doit donc s'en tenir au seul sens propre, sans y joindre aucun autre; et le sens de l'auteur que l'on traduit, suffira toujours pour déterminer si la signification du mot est au propre ou au figuré.

Tel est le plan d'après lequel M. Quénou paraît avoir travaillé; mais il lui reste beaucoup à faire encore pour donner à son *Dictionnaire* l'ordre et la clarté méthodique, sans lesquels son but ne serait qu'imparfaitement atteint. Il y avait une marche à suivre qui peut-être n'eût été ni sans utilité, ni même sans agrément: c'était de procéder par les radicaux, et de placer leurs dérivés à leur suite, au lieu de ne donner la racine du mot qu'à la suite du dérivé; cet ordre inverse détruit toute analogie, affaiblit nécessairement l'expression, et entraîne une perte de tems considérable. Au lieu qu'une correspondance directe entre l'excellent petit ouvrage des *Racines grecques*, et le nouveau *Dictionnaire grec-français*,

serait peut-être l'un des plus grands services que l'on eût pu rendre aux lettres grecques.

Au reste, ne soyons point ingrats envers Schrevelius: n'oublions pas que c'est à lui que nous devons en grande partie ce que nous avons pu apprendre de grec dans le cours de nos études, et que son *Dictionnaire*, universellement répandu dans l'Europe savante, est le meilleur livre classique de ce genre. Les Constantin, les Scapula, les Etienne même n'ont point avancé l'étude élémentaire du grec; ils ont travaillé pour les érudits, et n'ont point songé à la jeunesse; Schrevelius s'est occupé de former des élèves, et il a, sous ce rapport, des droits à la reconnaissance de tous ceux auxquels il a, pour ainsi dire, ouvert les portes du sanctuaire. Le mérite de son *Dictionnaire* n'ôte rien à l'utilité dont peut être celui de M. Quénou, comme celui-ci ne diminue en rien la confiance que peut inspirer le Schrevelius: c'est aux maîtres à choisir, et à l'expérience de décider. Je pense qu'en le supposant même arrivé au point de perfection dont il est susceptible, l'ouvrage de M. Quénou ne remplacera avec succès les *Dictionnaires grecs-latins* que pour les *études premières* du grec. Il est, à mesure que l'on avance, une foule de difficultés dont la solution appartient aux ouvrages savans, aux lexicographes profonds, etc. qui tous ont écrit en latin. Mais l'objet du nouveau *Dictionnaire* se trouvera rempli d'une manière bien satisfaisante pour l'auteur, s'il contribue à faire aimer et à propager l'étude du grec, en arrachant quelques-unes des épines qui hérissent et ferment quelquefois pour toujours l'entrée de la carrière.

Voilà ce que l'impartialité doit dire; et ce que l'on dirait en effet, si, à la honte des lettres, le champ de la critique littéraire n'était devenu une arène, où l'on se dispute bien moins la gloire d'un succès, que le résultat d'un calcul, et où l'on n'ambitionne pas tant l'honneur de bien faire, que l'avantage de faire vite, et de fabriquer un livre, au lieu de composer un ouvrage avec le tems, le soin que demande le sujet que l'on traite, et le respect dont il ne faudrait jamais s'écarter pour le public.

Rien de tout cela n'est applicable à M. Quénou; mais l'exécution typographique de son *Dictionnaire* ne laisse pas son libraire à l'abri de tout reproche. Le caractère grec est trop usé, trop menu, le tirage inégal, et le papier en général mauvais. Quant aux fautes échappées à l'auteur dans la lecture des épreuves, il est impossible qu'il n'y en ait pas un grand nombre; il est également probable qu'une foule d'articles échappent par la rédaction même; mais quel est le *Dictionnaire* dont on ne puisse faire une critique très-vraie, parce qu'un pareil ouvrage n'est jamais parfait; très-injuste en même tems, parce que dix articles faibles qu'on relevera, contre mille excellens dont on ne dira rien, en imposeront facilement au lecteur. Que M. Quénou ne se décourage donc point; qu'il accueille avec reconnaissance tout ce qui pourra contribuer à améliorer son ouvrage, et qu'il s'en rapporte pour tout le reste à la partie saine du public, et au tems, qui finit tôt ou tard par mettre les hommes, les choses, et les *Dictionnaires* mêmes à leur place.

AMAR.

## SCIENCES.

## LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

L'Académie des sciences de Berlin a tenu, le 6 août, une séance extraordinaire, dans laquelle M. Castillon fit un rapport sur le prix proposé pour l'année 1807, et dont le sujet était l'*Intuition intérieure*. Le Mémoire envoyé par M. Suabedissen, de Lubeck, a obtenu le prix de 50 ducats, et un autre envoyé du midi de la France, et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître, a obtenu l'accessit.

L'Académie a proposé pour prix de l'an 1809, l'*Examen de l'analyse philosophique*.

M. Burja a lu ensuite un Mémoire sur la résistance de l'air; M. Klein, un autre sur les avantages et les inconvéniens des préjugés nationaux; M. de Humboldt, un fragment sur les grandes cataractes de la rivière de l'Orénoque; M. Spalding, un Mémoire sur la langue allemande, et M. Ancillon termina la séance par une dissertation sur le caractère philosophique des historiens.

— Des lettres de Munich annoncent, avec les plus pompeux éloges, un nouvel opéra tiré d'Ossian; il est intitulé *Colmal*. Les paroles sont de M. Collin, et la musique du célèbre compositeur Winter. Ces lettres ont été écrites avant que l'opéra eût été représenté; mais elles en parlent comme d'un ouvrage très-supérieur à tout ce qu'on a donné jusqu'ici dans le même genre.

Une feuille allemande très-accréditée a publié une revue fort judicieuse du catalogue des livres de la dernière foire de Leipsick; il contient, comme nous l'avons déjà annoncé, près de 900

(1) Un fort vol. in-8° de 1500 pages — Prix, 12 fr. 50 c. A Paris, chez Léopold Collin, rue Git-le-Cœur, n° 4.

(2) Voyez le *Moniteur* du 15 novembre dernier.



articles : le plus grand nombre n'est à la vérité que du faras ; mais quelles que soient les difficultés que les circonstances apportent au commerce littéraire, ce catalogue offre cependant de bons ouvrages dans toutes les branches de la littérature. On observe même que de fort bons livres ont paru cette année, et n'y ont point été insérés. De ce nombre est la traduction du Nouveau Testament des deux frères d'Ess, de l'ordre de S. Benoît, dont on a vendu, en trois mois, dix mille exemplaires. La théologie a aussi produit cette année quelques livres intéressants.

Les jurisconsultes n'ont pas non plus gardé le silence. On a beaucoup écrit sur le Code Napoléon. M. Hufeland, de Landshut, a publié une nouvelle partie de son ouvrage sur le droit civil, et a donné un Manuel d'économie politique qui mérite l'attention des administrateurs.

Les journaux de médecine se continuent avec succès. M. Sprengel, de Hall, a donné le premier volume d'une histoire de la botanique (*Historia rei herbarie*) chez les Grecs et les Romains, jusqu'aux naturalistes du moyen âge et aux restaurateurs de cette science. Il paraît même des ouvrages de luxe en chirurgie et anatomie.

MM. Wolf et Hurter continuent leurs travaux sur l'histoire. M. Wilkens a publié le premier volume de celle des *Croisades*, et ses profondes connaissances des langues de l'Orient le rendent très-propre à exécuter avec succès cette grande entreprise. On vante aussi beaucoup la vaste érudition prodiguée par M. Becke dans son Histoire universelle, dont il vient de donner le quatrième volume.

La philologie semblait avoir été stérile. Le catalogue n'annonçait dans cette partie que les remarques de Hulsemann sur Platon. Mais, au mois de novembre, a paru chez Goeschen, à Leipsick, la nouvelle édition de l'Odyssée, par le célèbre Wolf, qui seule semble remplir cette lacune.

Les poètes et les romanciers ont été aussi féconds qu'à l'ordinaire ; on annonce sous le titre de *Lilior et Rosalide* une épopée romanesque en vingt chants ; et il a déjà paru à Amsterdam deux chants de *l'Océanide*, de Baggesen. Le comte de Bezel Sternau, auteur du *Venu-d'Or*, a publié un nouveau roman intitulé : *l'Hôte de pierre* (*des Steinerne gast*). MM. Rochlits ont donné de nouveaux contes. M. Griess a publié un nouveau volume de sa traduction de l'Arioste, et l'édition du Dante, en trois volumes, par M. Fernow, est achevée. Enfin, le savant M. de Hagen a continué avec succès ses recherches sur la littérature allemande du tems des *Minnesenger*, et a donné une édition de l'ancien ouvrage intitulé : *Lied der Nibelungen*, qui fait autant d'honneur à son érudition qu'à son goût.

— Un journal anglais qui paraît à Paris sous le titre de *Monthly Repertory*, nous donne un recensement très-curieux des ouvrages du même genre. *Magasins* et *Revue* qui s'impriment en Angleterre. Le nombre des *Magasins* est de trente, et celui des *Revue* de neuf. Celles-ci sont entièrement consacrées à la critique ; et parmi les *Magasins* on en compte douze qui s'en mêlent aussi plus ou moins ; d'où il résulte qu'un pauvre auteur a vingt-cinq censures à essuyer, lorsqu'il publie un nouvel ouvrage. « Un étranger, dit l'auteur d'une brochure fort gaie, publiée à Londres, sous le titre de *Plaisirs de la vie humaine*, un étranger pourrait croire, en voyant tant de commissaires chargés de la police littéraire, que la république des lettres est bien réglée et admirablement défendue ; mais quelques personnes en tirent une autre conclusion, et disent que puisque cette république a besoin de tant de censeurs, il faut qu'elle renferme beaucoup de vices. »

Si aux *Revue* et aux *Magasins* on ajoute les papiers-nouvelles qui paraissent tous les jours, on trouve, dit encore notre journaliste, que l'Angleterre seule, non compris l'Ecosse et l'Irlande, a maintenant cent cinquante ouvrages périodiques. Avant le règne d'Elisabeth, elle n'en avait pas un seul. Le premier de tous fut publié par ordre de cette princesse, sous le titre de *Mercurius anglicus*, à l'époque de la flotte invincible de Philippe II. Le premier numéro parut le 28 juillet 1588. Le but de la reine était d'animer ses sujets contre son orgueilleux ennemi. Ce trait n'est peut-être pas celui qui fit le moins d'honneur au génie politique d'Elisabeth. C'était quelque chose que de prévoir à cette époque l'influence que pouvaient avoir des papiers publics.

Le même journal nous indique une pièce nouvelle jouée au théâtre de Drury-Lane, sous le titre du *Jeune Housard ou Amour et Pitié*. C'est un opéra-comique de M. Dimond, mis en musique par M. Kelly. L'intrigue n'est qu'un réchauffé de celles de quelques pièces plus anciennes, empruntées elles-mêmes de drames allemands. On dit que la musique est charmante, mais chacun sait que, sur cet article, il est bon de ne pas s'en rapporter aveuglément aux éloges des journalistes anglais.

— M<sup>me</sup> Streek, connue par plusieurs bons romans et par des traductions estimées, s'occupe à traduire l'*Enéide* en hollandais.

(Archives littéraires, N° XLVIII.)

## POÉSIE.

### LE TOMBEAU DU COURSIER.

#### Chant imité de l'arabe (1).

Voix du désert ! redis au loin mon deuil :  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

O Voyageur ! partage ma tristesse ;  
Mêle tes cris à mes cris superflus.  
Il est tombé le roi de la vitesse !  
L'air des combats ne le réveille plus.  
Il est tombé dans l'éclat de sa course !  
Le trait fatal a tremblé sur son flanc ;  
Et les flots noirs de son généreux sang  
Ont altéré le cristal de la source.

Voix du désert redis au loin mon deuil :  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;  
Sa tête horrible aussitôt a roulé :  
J'ai dans son sang désaltéré ma lance,  
Et sous mes pieds je l'ai long-tems foulé.  
Rois, contemplant mon coursier sans haleine,  
Je l'enlevai d'un bras mal affermi,  
Et je revins, traînant le noble ami  
Qui tant de fois me porta dans la plaine.  
Voix du désert, redis au loin mon deuil :  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,  
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui ;  
Mort au plaisir, insensible à la gloire,  
Dans le désert je traîne un long ennui.  
Cette Arabie, autrefois tant aimée,  
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau :  
On me voit fuir le sentier du chameau,  
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.  
Voix du désert, redis au loin mon deuil :  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Sous l'œil du jour, quand la soif nous dévore,  
Il me guidait vers l'arbre hospitalier ;  
A mes côtés il combattait le More,  
Et sa poitrine était mon bouclier.  
De mes travaux compagnon intrépide !  
Fier et debout dès le reveil du jour,  
Aux rendez-vous et de guerre et d'amour  
Tu m'emportais, semblable au vent rapide.  
Voix du désert, redis au loin mon deuil,  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,  
Trésor d'amour, miracle de beauté ;  
Tu fus vanité de sa bouche perfide ;  
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.  
Moins douce était la timide gazelle ;  
Le haut palmier brillait de moins d'appas :  
D'un beau Persan elle suivit les pas ;  
Toi seul, ami, tu me restas fidèle.  
Voix du désert, redis au loin mon deuil :  
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Entends du moins ton maître qui te pleure ;  
Il te suivra : réunis dans la mort,  
Nous dormirons dans la même demeure :  
Glisse sur nous, fraîche haleine du Nord !  
Tu sortiras de la tombe poudreuse,  
Et sous ton maître, au jour du grand réveil,  
Tranquille et fier, dans les champs du soleil,  
Tu poursuivras ta route lumineuse.  
Voix du désert, redis encor mon deuil ;  
L'ami du brave est encor au cercueil.

MILLEVOYE.

## SPECTACLES.

La comédie française a donné, hier, la première représentation de *Plaute ou la Comédie latine*. Elle s'est ainsi un moment travestie elle-même ; elle a pris un masque antique, adopté des mœurs qui lui sont étrangères, emprunté un langage qui nous est peu familier ; et sollicitant l'indulgence du parterre parisien pour quelques scènes de la vie des Athéniens, transportées sur le théâtre de Rome, elle vient de nous offrir dans le

même cadre, le portrait de Plaute, quelques-unes de ses conceptions comiques, plusieurs de ses personnages, et une imitation assez fidèle de la manière de cet auteur.

Plaute était plus estimé de ses contemporains et des écrivains illustres qui vécurent après lui, qu'il ne paraît l'être de nos jours. Cicéron, définissant la bonne et la mauvaise plaisanterie, dit que cette dernière est sans bornes, sans mesure, indécente, obscène ; que l'autre, au contraire, est élégante, pleine d'urbanité, ingénieuse, agréable ; et il la reconnaît dans Plaute, comme dans l'antique comédie grecque, et comme dans les écrits des philosophes de l'école de Socrate : un grand nombre d'autres noms illustres, Plinie le jeune, Quintilien, Varron, confirment le témoignage de l'orateur latin, et Plaute est toujours placé par eux au nombre des écrivains de Rome qui ont le mieux conçu le génie de leur langue, mérite très-grand dans un auteur qui florissait avant que cette langue fut arrivée à sa perfection.

Dans le siècle d'Auguste, on paraît avoir jugé plus sévèrement les écrits de Plaute : Horace s'étonne que ses ayeux aient admiré les vers et les bons mots de ce poète avec tant de complaisance : de nos jours, on a oublié l'avis de Cicéron, pour se souvenir seulement de celui d'Horace, et la sévérité de nos commentateurs modernes, pourrait bien aller à l'égard de Plaute jusqu'à l'injustice.

On trouve le comique de Plaute défectueux ; borné dans ses moyens : ses personnages, dit-on, sont toujours les mêmes ; l'uniformité des intrigues est égale à celle du style, et ce style est celui de la bouffonnerie, souvent la plus plate et la plus grossière. Il ne connaît point les convenances théâtrales ; les acteurs causent sans cesse avec les spectateurs ; les scènes sont remplies de longs *à parte* sans motif et sans vraisemblance ; il présente des tableaux révoltants, et peint des mœurs infâmes. Ces reproches peuvent être fondés généralement ; mais il en est qu'il faut reporter au tems où Plaute vivait, et peut-être aux modèles qu'il avait suivis, et que nous ne connaissons point.

Il y aurait plus d'impartialité et de justice à dire : le théâtre de Plaute se ressent de l'enfance de l'art ; il est loin d'être épuisé, et d'être ce que son auteur l'eût fait dans un autre siècle ; mais enfin ce Plaute a fourni à Molière *Amphytrion*, *Scapin*, et sur-tout l'admirable et profond caractère de *L'Avare* ; à Regnard l'idée si plaisante des *Ménechmes*, idée tant de fois empruntée et retournée depuis par les auteurs de toutes les nations, et le sujet si amusant du *Retour imprévu*. Voilà des titres incontestables à la gloire, et il nous convient de les reconnaître nous-mêmes avec une sorte d'orgueil pour relever d'autant plus l'impérissable renommée de notre Molière qui, en empruntant au comique latin, semble, comme il le disait lui-même, avoir repris son bien ; qui ne l'a dérobé que pour en faire le plus noble usage ; qui n'a rien emprunté que pour le revêtir d'un nouvel éclat, et, par son choix même, a rendu un hommage solennel au génie qu'il admettait à soutenir le sien.

Molière, Regnard et quelques autres ont étudié la comédie latine, s'en sont nourris ; et à l'aide d'un travail soutenu et d'un goût éprouvé, ils ont habilement distingué dans cette mine précieuse ce que le métal offrait de plus pur. Ils ne nous ont point donné la comédie latine ou plutôt la comédie grecque, reproduite par les comiques latins ; ils nous ont donné des comédies françaises bien supérieures à celles de l'antiquité, mais fortes des conceptions premières des anciens, embellies de leurs meilleures idées, et même de leurs traits les plus heureux.

M. Louis Lemercier a été entraîné sur des traces nouvelles par le charme d'une idée qui, pour un homme aussi familiarisé avec les anciens, qu'il l'est en effet, ne laissait pas que d'être séduisante ; il a voulu non pas donner une comédie imitée des Latins, mais à-peu-près la comédie latine elle-même, et c'est à cette partie de son titre qu'il faut s'attacher pour bien juger sa pièce : un prologue en indique le sujet, et l'auteur y cherche à se concilier les suffrages ; un monologue expose l'action et fait connaître le principal personnage. L'intrigue est absolument et uniquement celle que l'on trouve partout dans les théâtres anciens : c'est un jeune homme amoureux d'une esclave, puis l'achat de cette captive par le père de ce jeune homme, les ruses d'un valet, le vol d'un trésor, les cris de fureur d'un avare, des suppositions de noms, une reconnaissance et un dénouement tels que Molière n'a pas dédaigné d'en employer pour *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, les *Fourberies de Scapin*, et *L'Avare* lui-même.

Jusqu'ici il n'y a rien à l'auteur moderne ; il copie beaucoup plus qu'il n'invente, et dans le théâtre de Plaute même, l'*Egicippe*, le *Mercator*, et l'*Aulularia* sont les sources auxquelles il puise très-librement : mais l'idée qui lui appartient est celle-ci ; il place Plaute au milieu de ses divers personnages et des intérêts qui les font

(1) Cette pièce, imprimée dernièrement dans l'*Almanach des Muses* sur une copie défectueuse, repartait aujourd'hui telle que l'auteur l'avoit.



air; Plaute, maltraité par la fortune, privé de ses biens les plus chers, ses manuscrits dérobés par des pirates; Plaute réduit à tourner la meule comme un vil esclave, mais supportant son adversité avec ce courage que donne et entretient le sentiment d'une situation non méritée, et d'un talent méconnu. Le poète agit d'abord avec ceux qui l'entourent, mais bientôt étudiant leurs caractères, leurs dispositions, leurs mœurs, il cesse d'agir, il écoute; il observe, et trouve dans les hommes qu'il a sous les yeux les personnages propres à la scène, dans la conduite qu'ils tiennent, une intrigue toute faite, un plan tout arrêté: ces personnages semblent jouer pour lui la comédie, et lui l'écrire, sous leur dictée; ainsi nous voyons Plaute empruntant à la société elle-même ses plus véridiques tableaux, et notre auteur moderne les reproduisant par une fiction assez heureuse en présence même et sous les yeux du poète qui les a tracés.

Il est de la nature d'un tel ouvrage de faire naître des opinions très-opposées. Il est impossible de lui marquer sa place parmi nos bonnes pièces; mais il est possible de dire en en parlant avec beaucoup d'irréflexion, de légèreté et sans une grande connaissance de cause, que c'est un ouvrage détestable. Entre ces deux opinions, il y en a une moyenne que nous essayerons d'établir.

L'ouvrage de M. Lemercier n'est pas celui d'un homme ordinaire et médiocre, habitué à se traîner sur les pas des autres, et à faire comme eux, dût-il faire beaucoup plus mal. Je ne sais s'il vise à l'originalité, et s'il a de la prétention à cette qualité si voisine d'un défaut; mais certainement il y a de l'originalité dans son esprit, de la force dans son imagination, de la variété dans ses idées, et sur-tout, son talent est secondé de beaucoup d'instruction. Il faut convenir ensuite qu'il paraît susceptible de s'égarer dans les routes nouvelles où il se lance comme à l'aventure, et d'où un goût plus sûr, une réserve plus prudente l'écarterait sans doute pour le faire rentrer dans celle où il avait paru avec tant d'éclat. Sa tête est méditative, et son imagination poétique; il a l'élan et la verve nécessaire à la poésie, s'il n'a pas toujours l'élégance et l'harmonie du poète; il est doué du goût le plus sûr quand il discute sur les principes de son art, et sur les écrits des autres, et son goût a besoin d'être éclairé quand il doit revoir ses propres ouvrages, ou en choisir le sujet. Son style se ressent naturellement de ces dispositions de son esprit: épris de cette idée, que plus il choisit le mot propre, fût-il le moins noble, et plus il ajoute à la force de sa pensée, voulant à tout prix être à-la-fois fort et concis, trop disposé à sacrifier la poésie chargée d'ennobler l'expression, à la philosophie dont le soin est d'approfondir l'idée, il évite difficilement le double écueil de l'incorrection et de l'obscurité: son dialogue a des défauts et des qualités également sensibles; il est quelquefois long, chargé de détails parasites et de lieux communs; souvent la phrase y est concise, le trait vif, et le tour heureux; le ton est en général franc et naturel; l'auteur paraît craindre de s'élever, et ne craint pas assez de descendre; mais il a des idées comiques qu'il exprime du ton et dans les termes qui leur sont propres: sa comédie nouvelle est pleine de traits saillants, ingénieux, qui sortent bien tantôt du caractère, tantôt de la situation; mais des taches qui n'appartiennent qu'à lui, et que lui seul peut laisser subsister, déparent les meilleurs morceaux: le plus léger examen les ferait disparaître: des coupures faciles donneraient à l'ouvrage plus de mouvement et de vie: la pièce réduite dans quelques parties pourrait encore paraître à quelques-uns le résultat d'une erreur et d'une fausse conception; mais il serait difficile de nier que ce ne fût là une de ces erreurs peu communes, dont un homme d'esprit et de talent peut seul se rendre coupable.

Le pièce a été écoutée avec une attention soutenue, un vif intérêt et une bienveillance marquée pendant un prologue ingénieux et assez bien écrit, mais très-mal joué, et le premier acte: la faiblesse de l'intrigue, la nudité de l'action, la franchise de quelques expressions poussées jusqu'à la rudesse, ont indisposé, vers le milieu du second acte, quelques spectateurs qui dès-lors se sont obstinément maintenus dans une opposition bruyante: ils ont souvent interrompu sans vouloir entendre, et n'ont point applaudi quand ils ont reconnu qu'ils avaient eu tort d'interrompre; leur obstination leur gagnait quelques suffrages, lorsque le dénouement est venu les reconquérir à l'auteur; il est neuf, imprévu, ingénieux; il fait ressortir à la fois deux caractères, celui de l'avare au désespoir de perdre son or, celui du poète transporté de joie en retrouvant ses manuscrits. Cette situation a décidé le succès de l'ouvrage; et lorsque, à la manière de Plaute lui-même, l'auteur a terminé sa pièce par prier les spectateurs d'être indulgens et d'applaudir, le nombre

de ceux qui ne l'ont pas exaucé était singulièrement diminué.

Le jeu des acteurs ou plutôt d'un acteur a beaucoup fait pour le succès de la pièce; il le faut dire à l'auteur lui-même, dont l'ouvrage, revu et châtié avec soin, sera peut-être lu avec plus de plaisir que vu à la scène. Talma a joué le rôle de Plaute, et l'on ne peut se faire une idée de l'aisance, du naturel, de la justesse de diction et de la grâce parfaite dans le maintien et dans le geste de ce grand comédien, dénouant ici le cothurne pour chausser le brodequin; c'étaient d'autres effets, la même intelligence; d'autres moyens, la même vérité; un autre genre, le même talent. Michot a été très-plaisant dans le rôle d'Egyppe; qui, réduit à se pendre, craint de passer pour avoir été pendu, et cependant passe par-dessus le point d'honneur, et se résout à mourir sans vanité. Grandmesnil joue trop bien Molière pour n'avoir pas bien joué l'un des maîtres de ce maître immortel dans son art; il a rendu le rôle d'Euclyde, le vieillard avare, avec un feu, une verve et une expression de physiologie inconcevable à son âge; mais ses moyens l'ont trahi, son organe s'est altéré, et il n'a fait entendre que des cris sans accent où il était nécessaire de faire reconnaître l'accent de la nature et de la passion. Les autres rôles sont trop peu de chose pour être cités; cependant M<sup>lle</sup> Mars mérite de l'être pour avoir adouci aux yeux des spectateurs français, et comme l'exige la décence de notre scène, quelques traits un peu libres d'un rôle qui appartient tout-à-fait à la comédie latine.

S....

## BEAUX-ARTS.

Cours historique et élémentaire de peinture, ou Galerie complète du Musée Napoléon. — 56<sup>e</sup> livraison.

A Paris, chez Filhol, artiste, graveur et éditeur, rue de l'Odéon, n° 35.

## LIVRES DIVERS.

*Le Nouveau Mémoires à l'usage des deux sexes*, renfermant des notions sur l'histoire et les coutumes romaines; un abrégé de la vie des plus illustres Romains jusqu'à Tibère; un abrégé de la vie des plus fameux philosophes grecs; les jeux de la Grèce; un abrégé de la mythologie; la géographie départementale, avec comparaison de l'ancienne division territoriale avec la nouvelle; l'histoire de France, regne par regne, jusqu'à ce jour, avec les mœurs des anciens Gaulois et celles des Français sous les premières races; les usages les plus extraordinaires de divers peuples du monde, et les phénomènes les plus rares de différents pays. Par M. Collin, ancien professeur de belles-lettres et de philosophie, auteur du Maître Latin, du Maître Français, du Maître de Littérature, du Maître d'Eloquence, et d'autres ouvrages adoptés pour l'enseignement en France et chez l'étranger.

Un vol. in-12.

Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 75 cent. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, tenant maison d'éducation, rue d'Argenteuil, n° 37; Valade, imprimeur-libraire, rue Coquillière, n° 27; et Périsse et Compère, libraires, quai des Augustins, n° 47. — 1808.

*Exposé des motifs du Code de Commerce*, présenté au Corps-Législatif par MM. les orateurs du Gouvernement, dans les séances des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 8 septembre 1807, pour faire suite et servir de commentaire, à l'édition officielle du Code de Commerce.

Prix, in-4° 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port; in-8° 1 fr., et 1 fr. 25 cent. franc de port; in-32, 75 c., et 90 c. franc de port.

A Paris, chez A. Galland, libraire de l'imprimerie impériale, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 32.

*Ernestine, comtesse d'Awemberg*, traduit de l'allemand de Wilhelm Stürmer, par Charles H....; avec cette épigraphe:

Il arrive enfin un instant marqué dans les décrets éternels, pour le triomphe de la vertu, mais nul effort des mortels n'en peut avancer l'époque.

Deux vol. in-12. — Prix 3 fr., et 4 fr. franc de port.

A Paris, chez Frechet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n° 21 et 24, au bureau du Glaneur littéraire.

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>e</sup> .	54 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant ....	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg ....	180 $\frac{1}{4}$	180
Madrid effect...	15 50	15 35
— vales .....		
Cadix effect....	15 50	15 30
— vales .....		
Barcel. effect...		
Lisbonne ....	460 r	465 r
Livourne ....	501 c	499 c
Naples .....		
Milan .....	8 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6 $\frac{1}{2}$
Bâle .....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort ....		
Auguste .....	252	250
Vienne .....	121	
St-Petersbourg.		
Lyon .....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille ....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux ....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Montpellier ...	$\frac{1}{2}$ p.	
Gênes eff. ....	4 71	4 69
Geneve .....		161

## EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 sept. 1807.	85 fr. 95 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808.	83 fr. 50 c.
Bons de remboursement .....	fr. c.
Provisoire .....	fr. c.
Bons an 7 .....	fr. c.
Bons an 8 .....	fr. c.
Rescriptions sur domaines .....	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1257 fr. 50 c.
Entreprises particulières.	
Caisse des rentiers .....	fr. c.
Actions des Ponts, j. du 1 <sup>er</sup> janv.	1157 fr. 50 c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

## SPECTACLES.

*Académie Impériale de Musique.* Aujourd'hui, la Vestale. — Demain, Bal masqué.

*Théâtre Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la Famille des Badauds de Londres, le Volage, et les Voisins.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui,

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, Rien de trop, Honorine, et l'Hôpital militaire.

*Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre.* Les Poètes sans-souci, Jean-de-Nivelle, la Prisonnière, et Romainville.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, le Pied de Mouton, et l'Héroïsme des Femmes.

*Ambigu-Comique, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, le Jugement de Salomon, et Charles.

*Panorama.* Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal,* en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

*Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lebreton,* rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places, 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

*Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S. - Honoré.* Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. Il y a différents changemens et augmentations dans les pièces mécaniques. — M. Olivier, à la demande de plusieurs personnes, répètera demain mercredi l'escamotage d'une jeune demoiselle.

*Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre,* rue de la Fontaine-Michandière. — Spectacle tous les jours, à sept heures et demie.